

quinze ans, allait, venait très affairée, tout en surveillant ses casseroles, pensez donc, son maître lui avait dit que Paul devait amener sa fiancée pour déjeuner ! aussi était-elle dans tous ses états, la bonne Martine. Elle oubliait même un peu ses fricots pour guetter l'arrivée des deux jeunes gens. Ce fut elle qui, ouvrant toute grande la porte de la salle à manger, les annonça par ces mots :

— Monsieur Lebrun, les voici !

Et elle courut ouvrir la porte de l'appartement, évitant ainsi à son jeune maître la peine de sonner. Toutefois, Paul dut refermer la porte, car Martine s'était vite précipitée vers sa cuisine, comme si elle eût craint que sa crème à la vanille ne brûlât.

Le jeune homme entra dans la salle à manger, tenant Georgette par la main. Elle était rouge d'émotion et toute tremblante.

Lebrun, debout, contempla un instant la jeune fille dans le ravissement de l'admiration, et l'on put voir des larmes briller dans ses yeux. Puis il s'avança de deux pas vers Georgette, et, le sourire sur les lèvres, il ouvrit ses bras en disant :

— Venez, mon enfant, venez embrasser le père de Paul.

La jeune fille s'élança au cou du vieillard, et ce fut en pleurant de joie qu'elle l'embrassa.

— Ma chère petite, dit Lebrun quand il eut fait asseoir Georgette et se fut assis en face d'elle, Paul vous a dit que je consentais à votre mariage ; à présent que je vous ai vue, je suis convaincu que mon fils ne pouvait faire un meilleur choix, convaincu aussi que votre bonheur à tous deux est dans cette union, qui aura lieu aussitôt que certaines formalités auront été remplies.

Vous vous aimez, mes enfants ; ah ! aimez-vous toujours ainsi, et vous verrez comme la vie est belle à deux, quand on s'aime. C'est en vous voyant vous aimer, c'est dans l'amour de mon fils pour vous, Georgette, c'est dans votre tendresse pour Paul que je trouverai le bonheur de ma vieillesse. Mais votre mutuelle affection, vos joies intimes me feront vivre longtemps encore, je l'espère, car je me sentirai rajouir au doux bruit de vos baisers.

Je ne parle pas des enfants, qui viendront sans doute ; oh ! cela, Georgette ce sera pour le vieux grand-père le bonheur suprême !

Vous avez été malheureuse, déjà vous avez beaucoup souffert, ma pauvre enfant ; Paul ne vous en aimera que davantage, et moi, je n'aurai pas assez de toute la tendresse de mon cœur pour vous faire oublier les mauvais jours.

Comme vous, Georgette, j'ai un immense besoin d'affection ; vous aimerez Paul, vous l'aimerez toujours ; mais vous aimerez un peu aussi son père, n'est-ce pas ?

— Beaucoup, beaucoup ! s'écria la jeune fille d'une voix noyée de larmes.

Le sculpteur se rapprocha, et lui prenant les deux mains :

— J'en suis sûr, dit-il ; Georgette, vous êtes la fille qui me manquait, vous serez la joie, l'ange de notre maison.

— Ah ! répondit la jeune fille avec une sorte d'exaltation, je me suis déjà demandé et je me demande encore si je serai jamais assez dévouée, assez reconnaissante, s'il y aura assez de tendresse dans mon cœur pour me rendre digne de ceux qui ouvrent leurs bras à la pauvre fille sans famille.

— En achevant ces mots elle éclata en sanglots.

Paul se précipita à ses genoux en s'écriant :

— Georgette ! ma bien-aimée Georgette !

A ce moment, Martine entra dans la salle à manger, disant :

— Monsieur, vous pouvez vous mettre à table.

Paul se releva, en même temps que Georgette et le sculpteur se dressaient debout.

Alors le vieillard entoura de ses bras les deux jeunes gens, et les serrant fiévreusement sur sa poitrine :

— Vous êtes mes deux enfants, dit-il ; vous serez heureux, et je le serai avec vous.

Puis d'un ton joyeux :

— Martine a parlé : à table, mes enfants, à table !

## XXVI. — MADAME DE VAUCLAIRE

Lucien Delteil avait quitté Paris sans revoir Emilienne. Oh ! ce n'avait pas été sans avoir la tentation de lui faire une visite d'adieu pour lui expliquer pourquoi il partait ; mais il avait eu la force de résister aux sollicitations de son cœur et avait pu dire à Mme Villarceau, en l'embrassant une dernière fois : " J'ai tenu la promesse que je vous ai faite."

— C'est bien, avait répondu la vieille dame, je te sais ré de ce sacrifice ; tu as compris que je voulais, autant que possible, rendre la tranquillité à ma protégée, en la délivrant peu à peu de ses scrupules de conscience. Tu as été fidèle à ta promesse, je n'oublierai pas les miennes.

Et le jeune ingénieur était parti plutôt joyeux que triste : Emi-

lienne lui avait dit qu'elle l'aimait, et il avait une si entière confiance en sa bonne grand'mère !

Le lendemain même de son départ, Mme Villarceau alla voir la jeune fille et lui apprit que son petit-fils avait quitté Paris pour quelque temps.

Emilienne avait tressailli et pâli.

Alors, après lui avoir mis un baiser sur le front, la vieille dame lui dit :

— Lucien n'est pas parti par un coup de tête, comme vous pourriez le supposer, c'est moi qui ai voulu qu'il s'éloignât, et cela, ma chère enfant, dans l'intérêt de votre repos. Lucien vous aime, Emilienne, et vous l'aimez.

La pâleur de la jeune fille s'accrut et elle courba la tête, en murmurant d'une voix brisée :

— Madame, madame, pardon !

— Et qu'avez-vous donc à vous faire pardonner, mon enfant ? En quoi donc êtes-vous coupable ? Est-ce que vous pouviez commander à votre cœur ? et puis je vous en veux de vouloir d'aimer mon petit-fils, que je trouve si digne d'être aimé ? Et puis-je lui en vouloir, à lui, d'aimer une jeune fille pour laquelle sa vieille grand'mère a elle-même une tendre affection ? Je n'ai pas fait de reproches à Lucien, et, certes ma bouche ne saurait en avoir pour vous.

Allons, chère enfant, relevez la tête et séchez ces larmes qui rougissent vos beaux yeux.

Vous comprenez maintenant, n'est-ce pas ? qu'il était nécessaire pour votre tranquillité que Lucien s'éloignât ; il y a encore d'autres raisons que je n'ai pas à vous faire connaître, du moins quant à présent.

— Oh ! madame, je vous le promets, je ferai tout mon possible pour oublier M. Lucien et me guérir de mon amour.

— Croyez-vous cela possible, Emilienne ?

— Hélas ! madame, j'ai bien peur . . . Cependant . . .

— Dites.

— Si M. Lucien était marié, je crois que je parviendrais à ne plus penser à lui.

— Vous êtes une bonne et vaillante jeune fille, Emilienne ; ce que vous venez de dire est bien, et j'en suis profondément touchée. Mais je ne vous demande pas de ne plus penser à Lucien, et je connaîtrais bien peu votre cœur si je vous disais de ne plus l'aimer.

Il vous a dit : " Ayez confiance et espoir " ; la grand'mère vous dit aussi : " Ayez confiance et espoir."

— Madame ! s'exclama la jeune fille.

— Je ne peux pas vous dire autre chose Emilienne ; mais, sachez-le bien, si le bonheur de mon petit-fils m'est cher, le vôtre me l'est également.

— Madame, s'écria la jeune fille troublée jusqu'au fond de l'âme, que voulez-vous donc me faire espérer ?

— Votre bonheur, auquel j'ai promis à Lucien de travailler.

Emilienne, toute frémissante, regarda Mme Villarceau, ayant l'air de ne pas avoir compris.

— Lucien est parti sans vous avoir revue, reprit la grand'mère, et il ne doit pas vous écrire ; mais il sera récompensé de sa soumission à ma volonté. Je vous le répète, mon enfant, je veux votre tranquillité, vous éviter des émotions que supporterait mal votre extrême sensibilité. Mais nous nous verrons souvent et nous parlerons de lui, de même que je lui ai promis, en répondant à ses lettres, de lui parler de vous.

A présent, Emilienne, Lucien n'étant plus là, vous n'avez plus aucune raison pour ne pas venir à l'hôtel Villarceau aussi souvent que votre travail pour le permettra.

— Mais, madame . . . balbutia la jeune fille.

— J'ai besoin de vous voir à l'hôtel de vous entendre causer avec ma fille et le docteur, qui ont beaucoup d'amitié pour vous, vous le savez bien. Enfin, vos visites à l'hôtel Villarceau me sont nécessaires, et si vous voulez m'être agréable, vous viendrez passer la journée de dimanche prochain avec nous.

— J'ira, madame.

— Il va sans dire que vous serez accompagnée de Mme Martinet, sans laquelle vous ne sortez jamais. Oh ! il n'est pas dans mes intentions de vous prendre tous vos dimanches ; seulement un sur deux ; est-ce convenu ?

— Oui, madame.

Après cette échange de paroles, Mme Villarceau s'était retirée, laissant Emilienne tout étourdie de ce que la bonne grand'mère venait de lui dire.

Cependant un grand apaisement se fit aussitôt en elle ; son amour pour Lucien ne pesait plus sur sa conscience ; elle n'avait plus à se reprocher d'aimer le jeune ingénieur, comme coupable d'ingratitude. Et, elle ne pouvait en douter, Mme Villarceau lui avait fait entrevoir la possibilité d'être un jour la femme de son petit-fils.

Mon Dieu, était-ce donc possible ? Quoi, ce beau rêve de son âme pouvait se réaliser !

La jeune fille, nous le savons, ne manquait jamais d'ouvrage ; toutefois, il y avait des jours où elle était moins pressée. Quand elle